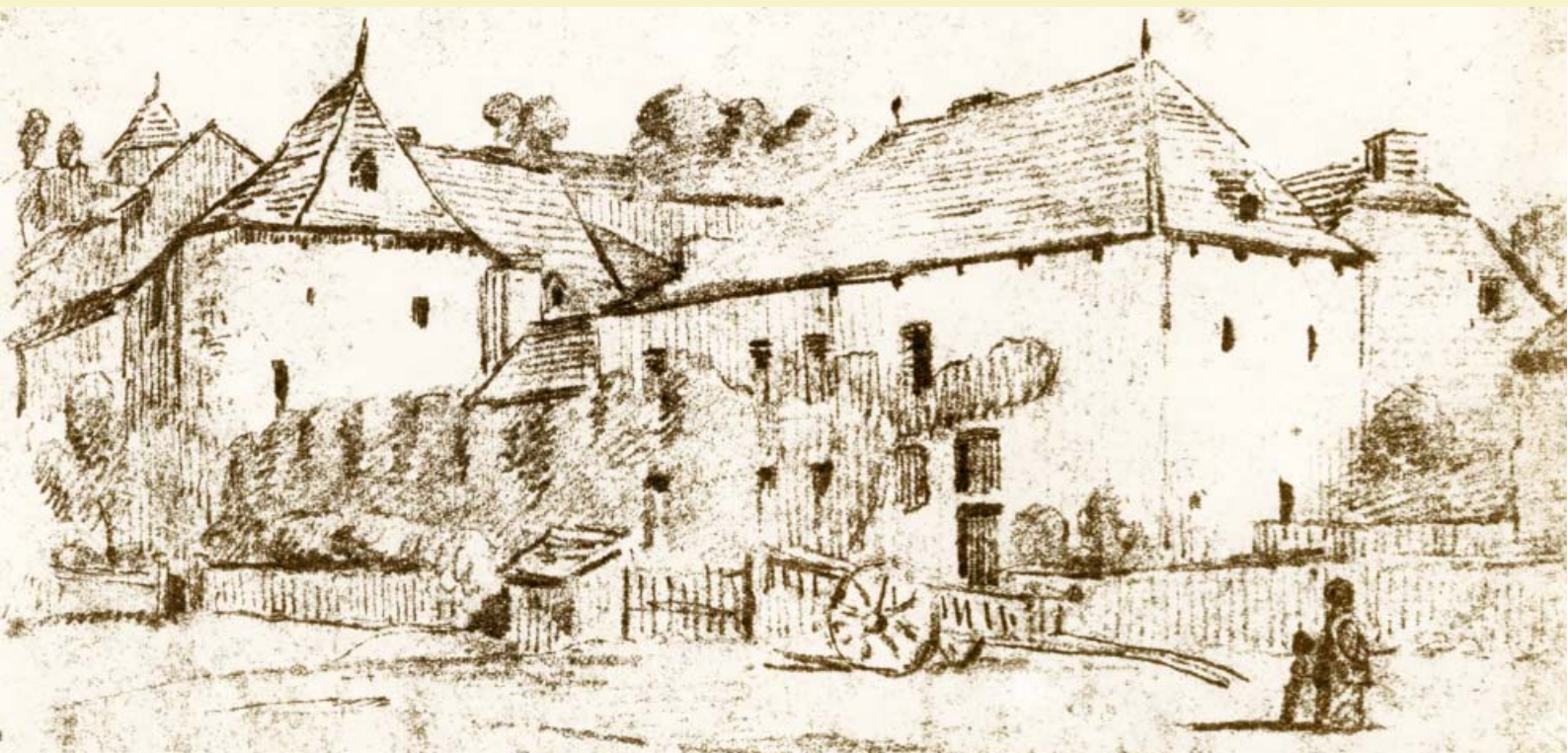




SPONSA CHRISTI
Aimée Bozière (1869-1950)

par l'Abbé Edgard GUILLAUME, curé de Durbuy

Publié par épisodes dans les «**Annales de Notre-Dame de Chèvremont**» de janvier à octobre 1953
et remis en page par et pour le site www.eglise-romane-tohogne.be en juillet 2015



SPONSA CHRISTI

Aimée Bozière (1869-1950)

«Un des textes essentiels du Cantique des Cantiques est celui-ci: «Mon Bien-Aimé est à moi, et je suis à Lui». (11, 16). Toute la vie unitive est condensée dans cette phrase. Elle n'est que cela. Elle est tout cela. Comme le livre qu'il résume, ce verset n'est pas seulement fait de tendresse. Il suppose bien des sacrifices. Pour que mon Bien-Aimé fût à moi, il a fallu l'Incarnation, la Rédemption, l'anéantissement de l'Eucharistie. Ce n'est donc pas peu de chose que de répondre à tant d'amour. Pour qu'à mon tour, je puisse dire: je suis à Lui, il me faut une somme immense de générosité. Lorsque j'aurai subi tous les anéantissements de la mort, alors seulement je pourrai dire en toute vérité: Je suis à Lui.» A. BOZIÈRE

Le 27 janvier 1950.

PREMIERE PARTIE: «IL EST À MOI»

CHAPITRE I : L'ENTREVUE

«Je n'ai rien dit. Je n'ai rien entendu. Et j'ai tout compris.»

En ce matin du 15 juin 1884, le soleil s'est levé plus clair encore que d'habitude. La clarté de ses rayons ne laisse dans l'ombre aucun recoin de la vallée où Durbuy s'agite joyeusement. Seules les tours récemment restaurées de l'antique château semblent indifférentes aux appels répétés de leur petite sœur, la tour de la vieille église franciscaine qui, tout en bas, agite ses cloches, et appelle sans arrêt. De leur hauteur, elles regardent sans émoi les groupes qui, comme des fourmis, se dispersent dans les ruelles, heureux sans motif dans la lumière éclatante.

C'est aujourd'hui le dimanche de la Fête-Dieu. Perdue parmi les fidèles qui se pressent à l'entrée de l'église, une fillette de 15 ans entre précipitamment en s'essuyant les yeux. Elle agite ses cheveux bouclés comme si elle voulait y rassembler tout un orage.

De fait, une tempête vient d'éclater. Sa mère lui a refusé pour la procession la belle couronne aux feuilles d'or qu'elle avait déjà portée à Tournai en pareille occasion. «Tu n'es plus une enfant», lui dit sa mère. Elle était partie en frappant du pied.

La voilà maintenant dans le chœur, faisant cercle devant l'autel avec ses compagnes. «Il faudra que je reste debout durant toute la messe. Comme ce sera ennuyeux!» pense-t-elle en soupirant.

La messe solennelle a commencé, célébrée par le bon doyen Bailly. Qu'importe d'ailleurs à la fillette, puisqu'elle n'a pas sa couronne! Mais subitement son regard est attiré par le bel ostensor d'or qui fut donné autrefois à Durbuy par les archiducs Albert et Isabelle, et que la paroisse conserve toujours précieusement. Parmi les rayons dorés brille l'hostie blanche.

«C'est Jésus qui est là», se dit l'enfant toute frémissante. D'un coup, elle a oublié ses larmes et ses petites vanités. Elle ne voit plus que l'hostie. Jamais elle ne l'avait contemplée de si près. Ses yeux s'ouvrent tout grands devant une merveille qui l'appelle. Elle regarde, elle regarde encore. Elle perd toute notion du temps ou des cérémonies accomplies, et reste là, figée, à regarder.

Un mystère immense, le mystère central de sa longue existence, est en train de s'accomplir. Un dialogue ineffable s'établit entre Jésus et l'enfant. Est-ce un dialogue? Elle même l'ignore. «Il ne m'a rien dit. Je ne lui ai rien dit», se plaira-t-elle à répéter. Une autre fois, elle ajoutera: «Je n'ai rien dit, je n'ai rien entendu et j'ai tout compris». Aucun

SOMMAIRE

Première partie: «IL EST A MOI».

Chapitre I: L'entrevue.

Chapitre II: Préparations providentielles.

Chapitre III: Sponsa.

I. La donation définitive.

II. Solitude non peuplée.

Chapitre IV: L'Hostie.

Chapitre V: Le don d'intelligence.

Chapitre VI: Les enfants.

I. Une âme d'enfant.

II. Elle répandait des lis.

Chapitre VII: La Sainte Vierge.

Deuxième partie: «ET JE SUIS À LUI».

Chapitre I: Le véritable anneau.

Chapitre II: La toilette du paradis.

Chapitre III: À tâtons dans la nuit.

Chapitre IV: Toujours dans la nuit.

I. Ténèbres.

II. Brève éclaircie.

III. Le drame de la Semaine Sainte.

Chapitre V: Encore dans la nuit.

Chapitre VI: Et je suis à Lui.

REMARQUE PRELIMINAIRE

Ces pages ne sont qu'une documentation où a dominé un seul souci, celui de l'exacte vérité. Ce n'est donc pas une histoire complète ou l'étude bien ordonnée d'une âme. À sept dates différentes, exactement le 27 janvier 1950 — le 31 janvier — le 5, le 15 février — le 9 mars et le 22 avril 1950, des notes furent prises sans qu'on pût savoir ce que les jours suivants amèneraient. Rien ne fut changé à ces notes. L'indication des dates elles-mêmes fut maintenue. Le fait est important pour ces derniers mois où l'on ignorait ce que serait le lendemain. C'est ainsi que les annotations semblaient devoir prendre fin avec le chapitre de l'extrême-onction. Les faits inattendus qui se produisirent ensuite sans période de transition, nécessitèrent une seconde partie, dont l'allure est plutôt celle d'un compte rendu fait au jour le jour.

échange de paroles, mais une communication d'esprit à esprit, de cœur à cœur, sans bruit de mots et sans mouvement de lèvres. Une lumière surnaturelle descend à flots dans son âme, et avec la lumière, une flamme d'amour assez intense pour embraser une vie de plus de 80 ans. Elle n'est plus elle-même. Avec les autres, elle se met à genoux et se relève. Avec les autres, elle accompagnera le Très Saint Sacrement dans les rues. Mais son attention est prise par quelqu'un. Et quand elle rentrera à la maison longtemps après, elle ne sera pas encore redescendue sur terre. Jamais sa famille ne connaîtra le secret du 15 juin 1884.

Et quel est ce grand secret? Si le divin Maître «ne lui a rien dit», elle a cependant «tout compris» et elle a vu clairement sa vocation spirituelle. Cette entrevue sans paroles a fixé toute sa destinée. Elle a conféré à Aimée — c'est le nom bien suggestif de celle qui ne vivra bientôt plus que pour le Bien-Aimé du Cantique des Cantiques — elle a conféré à Aimée le titre d'épouse de Jésus, qu'elle portera dès ce moment et qu'elle vivra sans réserve.

Épouse du Christ! Le terme peut paraître un peu mièvre. Il ne faut pas connaître cette fille de soldats pour apprécier ainsi l'idéal qu'elle a entrevu. Cette divinité, dont elle épuiera les obligations, lui imposera des sacrifices héroïques et cachés, auxquels elle restera fidèle jusqu'à sa mort. Avec le titre, elle a accepté les charges. Dès ce moment, l'enfant a mesuré les conséquences redoutables des promesses mutuelles qui, dans un silence mystérieux, avaient été échangées entre le Verbe et sa jeune épouse. Elle a dit oui de toute son âme et pour toujours.

Ainsi, à côté de la cérémonie liturgique qui se déroulait devant toute la paroisse, une autre solennité, toute spirituelle, unissait, devant la cour céleste, le divin Hôte du tabernacle et une enfant qui, dans un caprice de vanité, venait d'être «bien méchante» envers sa mère.

CHAPITRE II:

PRÉPARATIONS PROVIDENTIELLES

«Une fille de soldats»

Experte dans l'art de former les jeunes âmes, Aimée Bozière disait volontiers que l'éducation d'un enfant commence des siècles avant lui, et que chacun de nous porte, en bien ou en mal, le poids de multiples générations. Elle-même se retrouve dans ses ancêtres, et le mélange de leurs qualités a produit en elle cet équilibre, cette belle santé morale qui est un de ses caractères.

Son père fut un peintre et un archéologue très distingué. Destiné par héritage à diriger la brasserie importante que sa famille possédait à Tournai, il s'en désintéresse le plus longtemps possible. Les questions d'argent n'entraient pas dans ses préoccupations. Il ne prendra les affaires en mains qu'à la mort de sa mère, et il sera alors aussi bon administrateur qu'il était bon artiste et bon historien.

En 1857, il publia «Souvenirs et légendes du Tournaisis»; en 1859, «Armorial du Tournaisis»; en 1859 également, «Épithèses des églises de Tournai»; en 1864, «Tournai ancien et moderne». Lui-même composait la plupart des gravures de ses livres. Une avenue de sa ville natale a pris son nom.

La mère d'Aimée était le septième des dix enfants de Mathieu Daufresne de la Chevalerie. Les Daufresne de la

«Chevalerie» dont la devise était «Gloria in excelsis» remontent à l'an 1500 et s'adonnaient spécialement au métier des armes. Jeanjean, le bisaïeul d'Aimée, né en Normandie en 1717, servit dans la cavalerie sous Louis XV. Il épousa en 1784, Marie Nivarlet de Durbuy. Les horreurs de la Révolution française l'amènèrent, en 1791, à s'établir à Durbuy, dans la propriété des Nivarlet. Il y mourut en 1793.

Son fils, Mathieu, grand-père d'Aimée, fut grenadier de la garde sous Napoléon. Il fut gravement blessé à Wagram, et après de hauts faits militaires, il fut nommé par l'empereur chevalier de la Légion d'Honneur. La mort de Napoléon n'arrêta pas son humeur combattive. À la révolution de 1830, il se mit au service de la Belgique. Vers 1833, il s'installa à Durbuy où il mourut en 1848.

Mathieu transmet son nom, avec le goût des armes, à un oncle d'Aimée, qui était général en 1880, et qui eut lui-même un fils général. Un autre fils de Mathieu était ami du peintre, Bozière, qu'il invita à venir admirer les sites de Durbuy. C'est ainsi que les deux familles se connurent.

Lorsqu'Aimée Bozière naquit à Tournai, le 16 mars 1869, elle recevait donc un splendide héritage. Son père lui laissa la passion du beau et un attrait profond vers la contemplation. Sa mère lui transmettait l'énergie du soldat, qui lutte «sans peur et sans reproche». Sans cette force, que serait la contemplation, sinon une rêverie? Mais le plus bel héritage maternel était une piété profonde, qu'avaient purifiées les épreuves de la révolution, et qui trouvait son expression dans la devise familiale: «Gloria in excelsis».

À l'âge de six mois, le bébé fit à Durbuy sa première visite, qui fut sensationnelle. Arrivée au-dessus de la petite ville, la malle-poste qui l'amenait, venant de Barvaux, se renversa non loin d'un précipice, et tous les voyageurs, l'enfant y comprise, furent projetés l'un sur l'autre. «On s'en tira avec quelques bosses», raconte-t-elle.

Elle avait 5 ans quand son père mourut et 16 ans à la mort de sa mère. On la plaça alors à Tournai, chez sa tante, Madame du Chastrel. Elle y languit d'ennui, «Il me fallait, dit-elle, les montagnes de Durbuy et les murmures de l'Ourthe.» Pour rétablir sa santé qui en souffrait, on tâcha de l'acclimater à Tournai en lui donnant une institutrice. Elle réussit à oublier, jusqu'au jour où elle revint passer un mois à Durbuy. «Alors, raconte-t-elle, je n'ai pu résister. Quand j'ai revu l'Ourthe, je n'ai plus voulu la quitter.» C'était en 1906.

CHAPITRE III:

SPONSA

I. — LA DONATION DEFINITIVE

«C'est Celui-là que je veux.»

Revenons à la Fête-Dieu de 1884. Le colloque avec l'hostie restera pour Aimée l'événement central, mettra de l'unité dans toute sa manière d'agir et projettera une lumière sur tous ses états d'âme. Elle est sacrée épouse du Christ. Elle le restera dans les beaux comme dans les mauvais jours.

Dès le premier soir, sa mère remarque un changement. «Comme tu es sage maintenant!» observe-t-elle.

— Que veux-tu, il est bien temps que je commence,

répond simplement la jeune fille.

Plus tard, sa tante, à qui elle affirme sa volonté de ne pas se marier, lui montre une image représentant la Sainte Vierge, avec l'Enfant Jésus dans ses bras.

— Regarde, lui dit-elle, comme cette jeune maman est heureuse avec son fils sur son cœur! Ne voudrais-tu pas comme elle avoir de beaux enfants?

— Oh, oui, répond-elle avec enthousiasme.

— Puis, mettant le doigt sur le Petit Jésus que l'image lui indique, elle ajoute :

— Mais c'est justement celui-là que je veux, et rien que celui-là.

Elle ne voulait que celui-là! C'était une façon discrète de faire comprendre qu'elle avait résolu de consacrer au Christ sa virginité.

Désormais, elle ne craindra rien tant que de manquer à sa vocation. À l'âge de 19 ans, Aimée fut guérie d'une maladie du larynx qui était fort grave, puisque le médecin désespérait de la sauver. Sa tante lui dit : « Je vais te faire des applications d'eau de Lourdes. » Tout heureuse de voir remettre cette affaire entre les mains de la Sainte Vierge qui fut toujours sa confidente, la jeune fille récita la prière suivante :

— Bonne Mère, la vie s'ouvre devant moi avec ses dangers. Si vous prévoyez que je ne serai pas fidèle à l'idéal de mes 15 ans, je vous supplie de ne pas me guérir.

L'eau de Lourdes la guérit et lui donna en même temps le gage de sa persévérance dans la voie entrevue.

Mais de quelle manière réalisera-t-elle sa vocation? Avec son directeur spirituel, qui était chanoine à Tournai, elle envisage la vie religieuse dans un couvent. Tous deux seront d'accord pour constater que son tempérament ne s'adapterait pas à la règle d'une communauté.

Après beaucoup de prières, il fut convenu qu'elle poursuivrait sa vie à se dévouer aux œuvres paroissiales. Ce programme, elle le réalisera surtout en s'occupant des enfants.

Restait la question essentielle, à laquelle Aimée pensait à chaque instant depuis l'heure bénie de la Fête-Dieu, la question de sa consécration définitive comme épouse du Christ. Son directeur reçut son vœu de chasteté devant l'autel du Très Saint Sacrement, et lui permit de porter un anneau d'or qu'il avait spécialement béni.

Elle portera longtemps cet anneau, jusqu'au jour où, ayant tout donné, elle en fit cadeau à une cousine. Ses générosités, qui l'ont réduite au dénuement, n'ont jamais laissé en elle d'arrière-pensée. Mais, avouera-t-elle, « J'ai toujours regretté mon anneau ».

II. — SOLITUDE NON PEUPLÉE

« Je dois moi-même dépeupler mes solitudes. »

Il ne suffit pas de se donner. Il faut réaliser cette donation dans les détails de la vie. Cette vierge fidèle va engager un long combat qui, sans avoir l'éclat des batailles livrées par ses aïeux, exigera autant de bravoure et de persévérance.

Non contente de vivre seule, elle va de plus en plus dépeupler sa solitude, la vider de ce qui n'est pas Jésus. Elle y apportera une délicatesse qui est bien conforme à son

caractère, et que seule a pu lui inspirer son ardente passion pour le Verbe Incarné.

Laissons-la parler.

— Le bon Dieu, dit-elle, a depuis longtemps arrangé les circonstances de façon que je me trouve toujours seule, physiquement et moralement. Ne croyez pas, ajoute-t-elle, qu'une telle manière de vivre plaise à mon tempérament. Autrefois, en famille, nous avions l'habitude de penser tout haut. J'aime la solitude, par raison plutôt que par disposition.

Elle continue, après une pause :

— Si je me suis attachée à cette solitude, c'est par délicatesse pour Notre-Seigneur, qui d'ailleurs s'est chargé de me fixer dans une telle situation. L'événement de l'hostie a créé pour moi de rudes obligations, auxquelles je dois rester fidèle jusqu'au bout.

Les conversations avec les personnes du monde portent d'ailleurs sur des futilités, et bien souvent font des accroc à la réputation du prochain. Que m'importe les nouvelles de l'extérieur! J'ai besoin de tout mon temps pour réfléchir, pour prier et pour laisser Jésus agir en moi. La parole divine ne pénètre en mon âme que dans le silence. Et ma vie solitaire, qui dure depuis tant d'années, n'est pas trop longue pour répondre entièrement à l'appel divin.

Mais la nature humaine reste toujours faible. Il est des moments où la solitude me pèse, où je voudrais avoir quelqu'un à qui parler, où je voudrais au moins entendre une voix humaine. Ce sont là des moments de lâcheté dont je rougis. Jésus doit être bien mécontent de telles infidélités. Comme s'il n'était pas tout pour moi, et comme s'il ne devait pas me suffire...

Ces moments de lassitude sont d'ailleurs rares et ne durent guère. Je m'assieds alors à ma table, et je dis à Notre-Seigneur : « C'est pour Vous, mon Jésus, que je suis ici. Maintenez-moi dans votre intimité et faites que je vous reste fidèle ».

« Quand j'ai accepté cet isolement extérieur, j'en ai soumis toutes les conséquences, et je veux, selon le texte inspiré, « apparaître devant le Seigneur dans une terre déserte, et sans route, et sans eau ».

Une autre fois, elle reprend cette question et l'approfondit :

— Il ne suffit pas de se retirer dans le désert. J'ai compris peu à peu que je ne dois pas me contenter de vivre dans ma solitude providentielle. Je dois moi-même dépeupler mes solitudes.

J'ai dit : mes solitudes, car il y en a de différents genres. La solitude physique, qui empêche l'œil de voir et l'oreille d'entendre le voisin, n'est qu'un modeste début et ne suffit pas.

Il y a la solitude du cœur, qui met un mur autour des affections. Mais à son tour ce désert du cœur suppose des raffinements. Vous connaissez mon amour pour la musique. Les études que j'ai faites dans ce domaine sont toujours dans mes tiroirs. Pour peu que je les reprenne, je serais vite reprise par elles. Elles dorment, et je les laisserai dormir. Mes travaux de peinture, eux aussi, m'appellent quelquefois. Je ne leur réponds même pas. Les lectures reposantes, lorsqu'elles ne sont pas nécessaires, ne trouvent pas d'avantage grâce devant les exigences de Notre-Seigneur. Car il

est exigeant...

Il y a aussi une solitude dans la conversation. Si un interlocuteur avance un avis manifestement erroné sur une question non essentielle, je le laisse dans sa douce croyance. Autrefois, j'aurais réclamé avec véhémence au nom de la vérité, ce qui est souvent une manière de satisfaire un entêtement personnel. Maintenant, je ne réponds pas. La nudité de la parole me conduit plus avant dans le désert.»

La fidélité de cette vierge est quelquefois mise à l'épreuve par l'ange des ténèbres.

— Il arrive, dit-elle un jour, que le démon me suggère: «Pourquoi tant travailler au salut des âmes? Pourquoi te priver plus que les autres des charmes de la société?» Mais une telle tentation ne dure guère. Rapidement, je me rappelle que je ne suis pas libre, que je ne m'appartiens pas, que je suis à l'Époux divin, et la paix revient.

Au cours de sa maladie de décembre 1949, elle fit presque la même réflexion:

— Le démon est venu me murmurer: «Pourquoi tant prier pour les autres et te contenter de résignation en ce qui concerne ton état de santé? Demande donc ta guérison». Mais une autre idée s'est aussitôt présentée: «Tu n'es pas libre. Ta santé n'est pas à toi». À l'instant même, la question fut réglée.

Déjà auparavant, elle avait fait une remarque du même genre concernant son isolement:

— Il est des moments où la solitude me pèse rudement, où je me sens prise d'une envie folle de sortir, de voir des êtres humains, d'entendre des voix. Rapidement alors, je me souviens: «Et que fais-tu de ta virginité totale?»

CHAPITRE IV:

L'HOSTIE

«Depuis l'âge de 15 ans, j'ai toujours éprouvé une telle faim de Jésus, que la privation met en moi une réelle souffrance physique. Si j'en avais été sevrée pendant longtemps, j'aurais langui.»
A. Bozière.

Nous connaissons maintenant l'objet de l'entrevue de la Fête-Dieu. Aimée Bozière a reçu, en ce jour, sans bruit de paroles et sans mouvement des lèvres, la notification de sa vocation d'épouse selon l'esprit du Cantique des Cantiques.

Mais il ne faut pas oublier que ce dialogue tout spirituel a été tenu devant le Très Saint Sacrement et avec l'Hôte divin du Tabernacle. Une hostie toute blanche parmi les rayons d'or d'un ostensor antique, tandis que l'Église célèbre dans la joie l'office composé par saint Thomas d'Aquin, tel va être le centre auquel il faut sans cesse revenir quand on essaie de pénétrer l'âme d'Aimée. L'Eucharistie est l'élément d'unité de toutes ses pensées et de toutes ses activités. Le contrat de 1884 renferme en lui-même assez de lumière et de force pour vivifier la suite de ses jours, et pour donner une pleine vitalité à une longue existence.

À partir de l'inoubliable Fête-Dieu, l'enfant va passer à l'église des heures interminables. Habituellement, comme à la première rencontre, «elle ne dit rien à Jésus, et Jésus ne lui dit rien». Le temps ne compte plus pour elle. Elle semble participer à l'immobilité de l'éternité. Lorsqu'elle

revient enfin à la réalité, elle prend sa petite montre, et constate, hélas, que comme hier, comme avant-hier, l'heure du dîner est passée depuis longtemps. Que dira-t-on encore à la maison? L'enfant promet avec conviction qu'elle sera plus exacte, et le lendemain, elle rentre comme la veille, il faudra donc bien que la fillette accepte une situation de lait. Elle ne peut pas expliquer, jamais elle n'expliquera que c'est Jésus qui la tient...

De tout temps aussi, à partir de ce moment, elle a éprouvé une véritable faim de la Sainte Communion, une faim authentique, semblable à celle que l'on éprouve après une longue promenade, une faim qui tiraille et la fait souffrir.

— Depuis l'âge de 15 ans, avouera-t-elle, j'ai toujours éprouvé une telle faim de Jésus, que la privation est pour moi une réelle souffrance physique. Si j'en avais été sevrée pendant longtemps, j'aurais langui, comme d'autres sont victimes de la nostalgie quand on les éloigne de leurs parents.

Conformément avec les idées de l'époque, sa famille craint qu'elle ne communie trop souvent. Elle s'ingénie alors à chercher des prétextes pour satisfaire son ardent désir.

— Depuis cette époque, dit-elle, les jours de communion sont pour moi des jours de joie, et les autres me semblent tellement longs et monotones!

Aux processions, elle cherchait à se trouver le plus près possible du prêtre et fixait l'ostensor durant tout le parcours. Aux soirs de ces journées, lorsqu'elle disait: «J'ai encore mon chapelet à dire», sa tante, étonnée, reprenait vivement: «Comment, tu n'as pas encore dit ton chapelet! Qu'as-tu fait pendant toute la procession? Moi, j'en ai dit trois. Tu ne pries donc pas?» La jeune fille esquissait alors un geste vague et ne répondait rien.

La voilà devenue sacristine. Elle-même raconte ses impressions:

— Sacristine! C'était mon rêve. Je pouvais maintenant m'approcher de l'autel à ma guise, et regarder, et regarder encore.

Elle les prolongeait sans le savoir, ses séjours à l'église comme sacristine.

Quant aux enfants qu'on lui a confiés successivement à Tournai et à Durbuy, son grand souci était de leur donner une formation eucharistique. Elle leur disait:

— Demain, de telle heure à telle heure, je serai à l'église en adoration. Vous viendrez quand vous le voudrez durant ce temps. Vous resterez aussi peu que vous le jugerez bon, ne fût-ce que deux minutes. Mais vous viendrez. Et vous entrerez seuls, pas en groupe, et vous vous éparpillerez dans l'église.

À l'heure du rendez-vous, elle savait le moment où un de ses enfants entrait. Elle s'en rendait compte à leur façon de fermer la porte sans bruit et de marcher avec leurs sabots en mains. Et elle était certaine que ses petits amis priaient réellement eu ce moment. Elle aurait même pu formuler ce qu'ils disaient tout bas, ces attestations d'amour pour le Christ qu'elle leur avait enseignées la veille.

Vers l'âge de 40 ans, elle devint malade. Heures sombres, pensera-t-on. Écoutons-la:

— Comme ces périodes d'infirmité étaient pour moi remplies de soleil! Je communiais une ou deux fois par semaine, et chacune de ces communions étaient un centre. Je pensais à la dernière venue de Jésus, et je me préparais à sa prochaine visite.

Depuis septembre 1949, un changement s'est produit dans sa manière de concevoir la privation de la Sainte Communion. Durant la presque totalité de sa vie, les jours sans communion étaient des jours de jeûne spirituel. Au soir de son existence, elle a compris que quand Jésus ne vient pas, c'est qu'il ne veut pas venir.

— Je n'ai pas alors le bonheur de la possession. Mais puisque telle n'est pas sa volonté, cette privation est donc ce qu'il y a de meilleur en ce moment. Je n'en souffre plus. Il existe une disposition supérieure au désir de la présence physique de Notre-Seigneur. C'est la passion du bon vouloir divin. Je dis à Jésus: « Venez quand vous le jugerez bon ». Ainsi sa présence et son absence sont également pour moi des fêtes.

CHAPITRE V :

LE DON D'INTELLIGENCE

« Heureux les cœurs purs. »

Lorsqu'on plein cœur de l'hiver, on la voit passer sur le pont de l'Ourthe affublée de lourds vêtements que lui a accordés l'assistance publique ou la sympathie des particuliers, elle semble être la personnification de la pauvreté.

C'est à l'intérieur de sa maison qu'il faut la voir et l'écouter. « Toute sa gloire est en elle. » Quand on entre dans sa demeure, la première impression est celle d'un grand dénuement. Sur la petite table en fer, deux pommes de terre attendent le moment d'être mises sur le feu. Un meuble trop sombre et trop laid sert en même temps de garde-manger et de bibliothèque. Au mur, quelques photos fanées. C'est tout.

Est-ce bien tout? Arrêtons notre attention sur ces photos d'un autre temps. Voici d'abord deux images jaunies, qui reproduisent les traits du père et de la mère d'Aimée Bozière. Quelle distinction! J'aurais voulu voir ces deux figures reproduites en peinture. Entre son père et sa mère, une enfant de quatre ans, à la physionomie vivante et volontaire, à la riche chevelure qui lui retombe sur les épaules. Elle est accoudée à une table, et elle pense. Voyant que j'observe ses souvenirs :

— J'ai un air sérieux, n'est-ce pas? dit-elle. J'ai toujours été fort sérieuse et pensive.

Il n'est pas difficile d'y reconnaître les traits de la jeune fille qui a un jour pleuré pour obtenir sa couronne éphémère aux feuilles d'or et qui, une heure après, recevait une autre couronne, celle qu'on donne aux reines.

Mais tandis que j'examinais les photos, les deux pommes de terre ont disparu de la table et ont fait place à un minuscule bouquet de fleurs — un rien — dont l'effet est tellement joli! Aimée n'a plus son tablier de travail. Déjà elle est assise, et suit une pensée intérieure, comme quand elle était fillette.

Je ne reconnais plus la passante de la rue. Elle a des allures de reine. Remarquablement noble dans l'attitude comme dans le vêtement, elle entre sans préambule dans

le domaine spirituel :

— Je suis tellement heureuse de votre visite! J'ai bien des choses à vous soumettre. Il s'agit pour moi de rester dans la vérité. Vous le savez, je ne déteste rien tant que l'erreur...

Le modeste réveil, sur la cheminée, m'annonce que j'ai une heure à passer ici. Je vais concentrer mon attention, car aucune de ses paroles ne sera superflue. Il est bien regrettable que je ne puisse pas m'attabler et prendre des notes. Un tel procédé me dispenserait de grands efforts de mémoire, qui d'ailleurs s'avèreront rapidement inutiles. Mais je ne noterai rien en sa présence. Elle ne peut pas savoir, jamais elle ne saura en ce monde, que ses élévations, remplies de l'Esprit Divin, sont pour d'autres âmes lourdes de science et d'enseignement spirituel. L'« Aimée » du Verbe Incarné doit vivre et mourir dans l'oubli de soi et dans la seule pensée de l'Époux céleste.

Déjà, sur ses lèvres, les textes se succèdent comme autant d'échappées sur les mystères de l'au-delà. C'est une série d'éclairs qui m'éblouissent. Avec elle, la pensée se transporte dans les secrets du Père, du Verbe, du Saint-Esprit; elle pénètre les abîmes de la création, de la rédemption et de la grâce. La voilà qui élargit son âme aux dimensions de toute l'Église militante et qui remonte aux splendeurs de l'Église triomphante. Elle descend peu aux enfers. Aimée n'ignore pas le mal; elle s'en préoccupe même beaucoup, mais seulement en vue de réparer les outrages qu'il fait à la divine miséricorde.

Tous ces envols de l'âme sont exprimés en termes authentiques tirés des cinq sources qu'elle médite toujours, qu'elle possède merveilleusement. La première est l'Évangile. Puis les lettres, toutes les lettres de saint Paul. Ensuite arrive, en lieu le Cantique des Cantiques. Une autre mine qu'elle ne cesse de scruter est la liturgie, condensée pour elle dans le gros missel de Dom Gaspard Lefebvre. Enfin, parmi les Pères de l'Église, saint Bernard a toujours été pour elle le grand commentateur de la pensée des livres saints et de l'Église. C'est là toute sa bibliothèque spirituelle, qu'elle garde dans son armoire sombre, à côté de ses assiettes. Il faut y ajouter les lettres pontificales, pour lesquelles cette fille de l'Église a un culte marqué. Toute autre lecture lui semble fade et n'a pas d'influence sur sa piété.

Et tandis que mon esprit met en parallèle la profondeur de sa science et le petit nombre de ses livres, je me dis avec admiration :

— Voilà donc comment en un seul jour elle a tout compris sans avoir rien entendu. Elle a été instruite dans le secret. La Sagesse divine lui a révélé l'art de pénétrer les Saintes Écritures. Elle parle le langage des livres inspirés, comme d'autres traitent de choses familières.

Puis, regardant cette pauvre femme qui connaît tant de choses, je pense :

— Elle possède à un degré élevé le don d'intelligence. L'hostie qu'avait exposée le doyen Bailly lui avait donné comme cadeau de noces, le don d'intelligence. Je me trouve en présence d'une âme habituellement dirigée par le Saint-Esprit, qui subit son emprise, non pas en quelques rares circonstances, mais d'une façon habituelle. Et parmi les sept dons, celui qui la caractérise, c'est le don d'intelligence.

Mais le temps de finir l'entretien est arrivé. Je nie suis efforcé de parler le moins possible, rarement pour ajouter,

plus souvent pour donner à ses paroles l'approbation du prêtre, que désire tant cette enfant de la Sainte Église.

À peine sorti, je note rapidement au crayon quelques mots, en regrettant de ne garder qu'un souvenir si pâle de ses communications, et je m'efforce, selon une de ses expressions, de « conserver l'éblouissement de Dieu ».

CHAPITRE VI :

LES ENFANTS

« Mon Bien-Aimé est descendu dans son jardin pour y cueillir des lys. »

I. — UNE AME D'ENFANT

Si je devais résumer en deux mots l'impression que laisse une rencontre avec Aimée Bozière, je dirais qu'elle a une âme d'enfant, une âme lumineuse, toute faite de pureté et de clarté. Une âme d'enfant qui, malgré ses 80 ans, a gardé toute la fraîcheur et tout l'enthousiasme de ses jeunes années.

Pour elle, l'univers, et spécialement Durbuy, le coin d'univers qui lui fut fixé par la Providence, est l'objet d'une admiration qui n'a pas changé depuis ses premières années. Le 30 décembre 1949, dans une maladie grave, elle dit :

— Puisque le docteur garde le silence au sujet de mon état, je ne lui demande pas de renseignement. Que m'importe, puisque ma maladie est celle que le Bon Dieu veut.

Puis elle ajoute :

— Que je suis contente ! Je remercie le bon Dieu toute la journée. Que pourrais-je donc désirer ? Tout le monde est aimable pour moi. Et puis, j'ai le beau ciel (à noter qu'il a plu tous les jours de ce mois de décembre 1949), et les bois, et l'Ourthe. Surtout, je suis en état de grâce avec le bon Dieu. Autant de sujets de reconnaissance. Que peut-il me manquer ?

À ses yeux, tout ce qui vient du Créateur porte le cachet de la beauté divine. Les étoiles, les collines, la rivière, l'insecte, le vent qui gémit, la petite pierre ramassée au bord du chemin, tout est pour elle une source de joie et de remerciement. Du refuge sombre et triste qui lui sert de demeure, elle observe, elle écoute et répète : « Que c'est donc beau ! Comme le bon Dieu a bien fait les choses ! » En même temps, elle écarte les mains dans un geste d'admiration qui fait penser au Pauvre d'Assise. « Elle est vraiment toute joie », aiment à redire ceux qui l'approchent.

Elle se tient devant Dieu comme une enfant :

— Le tout petit enfant ne peut rien par lui-même, fait-elle remarquer. Il n'est qu'impuissance et faiblesse. Pour cette raison, continue-t-elle, sa mère n'ose le quitter. Pour lui sont les soins les plus attentifs et les plus tendres caresses. Le voilà qui grandit et se fortifie. Il devient maintenant capable de se tirer d'affaire. Sa mère ne craint plus de le laisser seul. L'étreinte maternelle diminue forcément. Cher tout petit, si tu pouvais comprendre, combien tu chérirais ta faiblesse et ton impuissance !

Voici une autre réflexion, qui pourrait peut-être livrer en partie le secret du don d'intelligence d'Aimée :

— Considérez ce bébé dont le père tient et guide la main. Il ne sait pas écrire, et voilà qu'il trace de beaux caractères ; il ignore l'orthographe et il ne fait aucune faute.

Il écrirait même une langue inconnue. Sûrement tout est l'œuvre du papa et à lui seul en revient l'honneur. Mais le petiot n'a-t-il pas de mérite ? Bien sûr, il a le mérite de s'être laissé guider. Il a laissé faire son père sans contrarier son travail.

Enfant, Aimée Bozière le reste pendant sa maladie :

— Je suis devant le bon Dieu comme un enfant qui souffre. L'Évangile de dimanche dernier (le 3^e après l'Épiphanie) montre avec quelle simplicité on allait à Jésus en Palestine : « Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me guérir... Seigneur, mon serviteur est couché dans ma maison, atteint de paralysie ». Jésus y répond avec la même simplicité : « Je le veux, sois purifié... J'irai et je le guérirai ». Et dans l'Évangile de dimanche prochain, Jésus reproche aux apôtres d'être des peureux et des hommes de peu de foi. Notre-Seigneur désire que nous allions à Lui comme des enfants.

Elle note aussi :

— Pour attirer la miséricorde de Dieu, il manque des petits enfants dans notre société. Dieu indiqua un jour à Jonas le motif du pardon qu'il avait accordé à Ninive. C'est « parce que cette cité contient plus de cent vingt mille enfants qui ne savent pas encore distinguer leur main droite de leur main gauche » (Jonas, IV, 2).

II. — ELLE RÉPANDAIT DES LIS.

Les enfants, comme elle les aimait ! Ayant toujours été un de ceux qui leur ressemblent, il est naturel qu'elle ait toujours éprouvé un penchant marqué pour les petits, et qu'elle ait consacré sa vie à leur éducation.

Ce fut comme une mission spéciale qui lui fut indiquée par son directeur de conscience, lorsqu'elle eut à choisir sa voie. À Tournai comme à Durbuy, elle a reçu la charge de leur faire le catéchisme et de veiller à leur formation religieuse. Sa maison était toujours remplie de leurs cris et de leurs ébats.

Pour eux, elle a tout donné, même son nécessaire. Nous l'avons vu, déjà son père faisait peu de cas de l'argent. Et depuis longtemps, elle est bien la seule personne de Durbuy qui ait besoin du secours des autres. Elle n'en rougit pas et ne s'en vante pas. Elle aime son état, tel que Dieu l'a fait.

Cette âme de lumière avait sur les enfants une influence extraordinaire. Elle leur inculquait une délicatesse de conscience et un amour de la pureté qui n'étaient pas ordinaires, et elle a donné au Christ des jeunes cœurs qui furent des chefs-d'œuvre.

Suivons-la dans son enseignement sur l'Ancien Testament. Le cas précis qui va être raconté s'est reproduit bien des fois sous des formes différentes. Afin de mettre en évidence la personne du Christ, elle aimait à rappeler, durant plusieurs leçons consécutives, les désirs ardents des patriarches et des prophètes, et la longue attente du peuple hébreu. Il ne lui était pas bien difficile de les dire avec ferveur, puisqu'elle les vivait elle-même intensément chaque année durant la période de l'Avent. À la fin de chaque leçon, elle fermait le livre et disait :

— Mais Lui, il ne va pas encore venir.

L'enfant, saisi lui-même par le désir qui animait sa maîtresse, demandait avec angoisse :

— Quand donc viendra-t-il ?

— Quand sera arrivé le moment fixé par le bon Dieu, lui répondait-on.

Il était vraiment digne de la Bible, le spectacle de ces deux âmes, aussi jeunes l'une que l'autre qui, à l'unisson, scrutaient l'avenir et cherchaient anxieusement les signes de l'arrivée prochaine du Messie. Enfin, un jour, après le commentaire de la dernière page de l'Ancien Testament, Aimée ferma son livre, et, avec une émotion qu'elle ne pouvait contenir, elle disait simplement :

— Et maintenant, Il va arriver.

Pendant quelque temps, tous deux se taisaient, tandis que l'enfant restait là, bouche bée, à la regarder, prêt à pleurer.

Pour produire une telle impression, il faut beaucoup d'amour et beaucoup de simplicité.

Le contact de cette fleur d'innocence a produit des réussites authentiques. Tel, par exemple, cet enfant de Durbuy, mort à 15 ans qui, prévoyant sa mort prochaine, se plaisait à dire à ses parents :

— Voyez-vous, c'est quand ils sont le plus beaux que Jésus cueille ses lis.

Le mot fait allusion à un des textes préférés de celle qui avait façonné cette jeune âme : « Mon bien-aimé est descendu dans son jardin pour y cueillir des lis » (Cant. VI, 2). L'enfant vivait sous l'influence continue d'Aimée Bozière, et on peut dire en toute vérité qu'elle l'avait formé à son image. Le 10 janvier 1950, elle manifesta le regret de ne pas avoir écrit les merveilles que Dieu avait réalisées en cette âme virginale.

Un jour, Aimée n'eut plus l'occasion de s'occuper des enfants. Sa santé ne le lui permettait plus. Ce fut une des grandes épreuves de sa vie.

— Je ne peux plus les présenter à Jésus, dit-elle. Leurs âmes étaient si fraîches, si bien préparées, si agréables à Notre-Seigneur ! Je les offrais à la sainte hostie comme mon plus beau cadeau. « N'est-ce pas parmi les lis qu'il fait paître son troupeau ? » (Cant. II, 16). Maintenant, plus rien. Il me semble que je n'ai plus rien à donner.

En octobre 1949, elle comprit qu'étant placée dans un plan différent, dans le plan des dons du Saint-Esprit, elle offrirait à Jésus beaucoup plus de lis et des lis encore plus beaux en acceptant cette privation qu'en les formant elle-même.

— C'est vrai, c'est un autre plan, répétait-elle.

Dès lors, elle fut heureuse d'accepter le sacrifice de ses petits amis, « de laisser faire Jésus, qui les dispose d'une façon bien plus parfaite et en atteindra un nombre incomparablement plus élevé ».

CHAPITRE VII :

LA SAINTE VIERGE

« Le 15 août de chaque année, je reçois de la Sainte Vierge des grâces singulières. »

Comme tous les prédestinés, Aimée Bozière eut une dévotion toute spéciale à Marie. Parmi les quelques grandes dates de sa vie, elle note son entrée à la congrégation à Durbuy, en décembre 1883, et sa consécration à la Sainte

Vierge à Durbuy, le jour de Pâques, 5 avril 1885.

Toutes les paroles du Christ sont créatrices, fait-elle remarquer. Elles réalisent ce qu'elles expriment. Ce fut cas lorsque Jésus dit : « Disciple, voilà ta mère ».

Cette maternité de Marie est une participation à la paternité divine :

— Aucun message ne vaudra pour moi ces paroles de la mère de Jésus : « Faites tout ce qu'il vous dira », qui sont l'écho de celles du Père : « Celui-ci est mon fils bien-aimé. Écoutez-le ».

Dès avant la naissance de l'Église, Marie a tenu sa place ; et depuis que l'Église existe, la Sainte Vierge en est le type idéal. Continuons à citer Aimée Bozière :

— Après l'incarnation, Marie seule, connaissant ce mystère, rend au Verbe Incarné les hommages que l'Église lui offrira plus tard. Après la mort de Jésus, seule la Sainte Vierge conserve dans son cœur la foi en la résurrection de l'Homme-Dieu, cette foi qui sera le ferme appui de l'Église à travers les siècles. Il semble ainsi que Marie a tenu la place de l'Église avant son institution.

Et Elle reste à jamais le type de l'Église... L'Église, chaque jour, nous donne le Christ à l'autel, mais avant elle Marie l'a donné au monde. L'Église offre à la Sainte Trinité la Victime du calvaire, mais avant elle, Marie a offert pour nous cette même Victime. L'Église, à toute heure, fait monter des prières vers le ciel ; avant elle, Marie a offert à Dieu, par Jésus, une louange parfaite. L'Église reçoit comme ses enfants tous les disciples du Christ ; avant elle, Marie les a adoptés en la Personne de Jésus.

Mieux que ses paroles, un trait fera comprendre la dévotion d'Aimée Bozière envers la Sainte Vierge.

Tout en devinant en elle une âme d'élite, je n'avais jamais bien saisi les caractères de sa spiritualité. Ne me rendant pas exactement compte de sa vocation spéciale, je pensai d'abord à la guider dans la voie d'enfance et d'amour de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus. Elle faisait tout son possible pour me suivre dans ce sens. Un jour, elle me dit :

— Je crois que vous ne comprenez pas.

Après plusieurs mois, elle revint sur la même pensée :

— Je crains de vous froisser. Ne prenez pas la chose comme une offense... mais je dois reconnaître que vous ne me comprenez pas... Non, vous ne me comprenez pas.

Les choses en restèrent là. Un jour, le 30 août 1949, j'eus subitement devant les yeux avec une parfaite clarté, toute la spiritualité de cette âme. D'un coup, je vis l'unité de cette vocation et les sentiers parfois sinueux qui avaient traversé cette longue vie. Je me mis à noter en plusieurs pages tout ce qui se présentait à mon esprit. Les détails m'apparaissaient dans une telle lumière que la plume suivait à peine la pensée. J'étais stupéfait et, j'ose le dire, presque effrayé des sublimités auxquelles cette âme était arrivée. Je me trouvais face à face avec le surnaturel, et en présence d'une personne hautement privilégiée.

Le même jour, j'allai chez Aimée, et comme j'étais pressé, je refusai même de m'asseoir. Durant quelques minutes, je lui exposai avec précision ce que Dieu voulait d'elle et la voie qu'elle devait suivre. Je remarquai que l'exactitude de mes indications, en contraste avec mes directives précédentes, la bouleversait elle-même, et je la

quittai en hâte pour aller à d'autres occupations. Pendant 15 jours, j'oubliai notre hâtive entrevue.

Mais ma stupéfaction dépassa la sienne lorsque, le 17 septembre, je la revis et entendis le récit suivant :

— Vous n'imaginez pas à quel point vos paroles m'ont frappée. Je n'en ai pas dormi cette nuit-là. Voici pourquoi :

Le 15 août de chaque année, je reçois de la Sainte Vierge des grâces singulières que je lui ai demandées d'avance. Cette fois, au jour de l'Assomption, j'ai sollicité deux faveurs : d'abord, celle de garder ma raison jusqu'au dernier instant de mon existence, afin de mieux connaître et de louer Dieu jusqu'au bout. Et je suis certaine qu'il en sera ainsi.

La seconde faveur demandée fut celle-ci. Vous savez que, durant environ 30 ans, j'ai vécu dans les ténèbres parce que durant toute cette période je n'ai pu ouvrir mon âme comme je l'aurais voulu. Il m'est en effet impossible d'avancer en toute sécurité, sans la direction précise d'un prêtre qui représente pour moi la volonté de la Sainte Vierge. J'ai supplié la Sainte Vierge de montrer exactement à mon directeur spirituel quelle est ma voie et de me guider ainsi sur un chemin sûr.

Or, continue-t-elle, deux semaines après l'Assomption, vous êtes venu vous-même m'apporter la réponse du ciel. Sans préambule, avec une précision étonnante, vous m'avez exprimé la physionomie de ma vocation, la grâce centrale de mon passé, les ramifications de cette faveur dans tous les domaines de mon existence. Il n'y avait rien de flou ni de superflu dans cet exposé. À chaque parole, je sentais un choc et je me disais : « C'est bien ce que j'attendais ». Puis vous êtes parti, aussi pressé qu'à votre arrivée, et me laissant bouche bée. Durant la nuit entière, tous ces mots ont résonné à mon oreille, à m'en donner la fièvre. Je vous le répète, je n'en ai pas dormi,

Voilà, dit-elle en finissant, comment Notre-Dame de l'Assomption a exaucé ma seconde prière, de même qu'elle exaucera ma première demande au moment de ma mort.

En sortant, je pensais :

— Notons bien le fait, afin de contrôler plus tard si le premier vœu sera réalisé comme le fut le second.

Et je me dis à moi-même :

— Rien d'étonnant que tu aies parlé. Dieu a bien fait parler l'âne de Balaam dont Aimée Bozière a rappelé l'histoire lors de la dernière célébration de l'Avent.

Dès maintenant, deux réflexions s'imposent.

Que doit être la sainteté de Dieu, qui exige de telles adaptations ?

Et si cet être de lumière doit passer par des transformations aussi radicales, que faut-il penser des autres âmes ?

DEUXIÈME PARTIE : **«... ET JE SUIS À LUI»**

CHAPITRE I :

LE VÉRITABLE ANNEAU

« Le véritable anneau des épousailles est l'amour de son incapacité dans la souffrance et l'union des deux volontés dans les épreuves. »

Le bel anneau d'or de Tournai a depuis longtemps disparu. Ce n'était d'ailleurs qu'un symbole.

— Le véritable anneau de fiançailles, dit-elle, est l'amour de son incapacité dans la souffrance et l'union des deux volontés dans les épreuves de la vie. Cet anneau tout immatériel établit l'unité entre la volonté de Dieu qui humilie et celle de l'homme qui adhère à l'œuvre crucifiante.

C'est dans son lit de souffrances qu'Aimée a prononcé ces paroles. Leur sincérité est d'autant plus manifeste.

Elle est en effet gravement malade. Durant toute sa vie, elle a dû subir les accrocs d'une santé déplorable. Alors qu'elle n'avait pas un an, elle a contracté à Durbuy une maladie d'intestins qui faillit la conduire à la mort. Depuis lors, elle n'a jamais été guérie, et des complications d'intestins se sont toujours mêlées à toutes les défaillances de son organisme. Mais depuis le début de décembre 1949, la situation est devenue très sérieuse.

Quelles sont ses réactions devant l'épreuve ? Le 15 décembre, elle avoue :

— Je ne passe jamais un jour sans souffrir. Mais cela fait du bien. L'Évangile ne dit-il pas que la vigne qui porte du fruit sera taillée et émondée ? Malheur à la vigne que le sécateur n'a pas débarrassée régulièrement des branches inutiles, et aux personnes que la souffrance ne purifie pas. L'hymne de la Dédidace des églises le chante. Les pierres qui servent à la construction de l'édifice spirituel sont ciselées et polies. Les épreuves de la vie, ce sont les perles et les gemmes du Cantique des Cantiques.

Son soutien est la pensée de l'Homme-Dieu :

— Quand on est longtemps et sérieusement malade, on vit sous la dépendance totale des autres. Une telle situation nous rapproche de la sainte Humanité du Christ, qui ne vivait que pour la personne du Verbe Incarné et qui assujettissait sa volonté à la volonté divine. Elle nous rend aussi conformes à Jésus qui, dans l'Eucharistie, dépend du bon vouloir du prêtre.

Son état habituel est l'abandon :

— Je vis dans un complet abandon, affirme-t-elle un mois après. Je dépends d'une autre personne — qui me soigne avec un grand dévouement — pour tout ce qui concerne mon entretien. Notre-Seigneur n'a-t-il pas voulu, lui aussi, être toujours dépendant ? Je ne demande rien, je ne me plains de rien. Je vis dans la volonté de Dieu. Il peut me reprendre quand il le veut. Mais ne croyez pas que ce soit facile pour moi de dire oui à la mort. Je suis si heureuse de vivre ! Mais la volonté divine avant tout.

» Je ne peux guère prier dans mon état de faiblesse. Je suis comme la petite fille à laquelle sa maman disait : « Embrasse bien Mademoiselle Bozière », et qui répondait : « Je suis bien trop malade pour l'aimer ! » Je suis trop malade pour dire au bon Dieu que je l'aime. Je me contente de le laisser faire. »

Elle ajoute :

— Peut-être le bon Dieu me guérira-t-il encore. Ce qui m'intéresse dans la continuation de la vie, c'est que je pourrais encore pendant quelque temps le connaître davantage et l'aimer... le connaître toujours plus... et l'aimer de plus en plus...

Notons ici une souffrance particulièrement vive et longue qui a joué un rôle important dans la vie d'Aimée

Bozière, et qu'elle a supportée avec une grande égalité d'âme. C'est son extrême pauvreté. Il a fallu attendre les derniers mois de sa vie pour avoir des confidences à ce sujet. Toujours elle répétait qu'elle ne manquait de rien, que le bon Dieu lui donnait trop, qu'elle vivait dans l'abondance. Dans sa dernière maladie, elle a révélé les grandes privations de son existence. Bien souvent, avouait-elle, elle se trouva dans l'impossibilité de se payer une petite douceur entrevue à une vitrine. Trompés par son sourire et son optimisme, les pouvoirs publics ne pouvaient soupçonner ses besoins. La réalité fut parfois terrible. Aimée a poussé la pratique de la pauvreté jusqu'à l'héroïsme, un héroïsme qui a duré 35 ans.

Le 15 février 1950.

CHAPITRE II:

LA TOILETTE DU PARADIS

«L'extrême-onction est la toilette du paradis.»

Aimée a dans les sacrements une confiance sans bornes. On pourrait raconter l'art avec lequel elle fait revivre chaque jour les effets permanents du caractère du baptême et de la confirmation. On pourrait aussi étudier son habileté à tirer tout le parti possible de la confession, en laquelle elle voit, non seulement un instrument de purification, mais aussi une réserve illimitée de force divine pour les dangers futurs.

Sa dévotion envers l'extrême-onction nous fera comprendre la façon dont elle profite des sacrements. Durant deux semaines, on la suivra, au jour le jour, dans la manière dont elle s'y prendra.

Dès la fin de janvier 1950, elle exprime le désir de recevoir le sacrement des malades, et affirme à son entourage que, le jour où elle le recevrait, même sa santé physique y trouverait une notable amélioration.

— Vous verrez que j'irai mieux après l'avoir reçu, répète-t-elle à chaque visite.

La réponse du prêtre est invariable :

— Dès que le médecin le permettra, vous le recevrez.

Le 6 février, elle annonce triomphalement qu'elle a enfin reçu la permission attendue :

— Je suis tellement heureuse ! Il y a si longtemps que je le désire ! Puis-je vous demander de m'y préparer et de m'en expliquer les cérémonies ?

L'état de la malade a beaucoup empiré. Elle n'est plus que l'ombre d'elle-même, et peut à peine parler. D'un geste que sa faiblesse a rendu bien las, elle ajoute :

— On peut le dire à n'importe qui. Il y a des personnes qui semblent gênées de recevoir ce sacrement. C'est au contraire un grand honneur. Tous peuvent le savoir.

Puis, après un moment :

— La principale disposition est, je pense, d'adhérer de toute son âme à la volonté divine, concernant les circonstances de ma mort. Est-ce exact ?

Le lendemain, 7 février, elle est si faible qu'elle demande à pouvoir fermer les yeux. Passera-t-elle la journée ? Subitement, elle regarde fixement le prêtre, et avec son sourire habituel :

— On dit que les malades descendent... C'est faux... Ils

montent... Ils montent vers la lumière... vers cette lumière dont nous célébrions la fête il y a peu de jours, à la Chandeleur...

Tandis qu'elle reçoit enfin le sacrement tant désiré, son visage est tout illuminé. Elle-même se charge ensuite d'en donner la raison :

— L'extrême-onction est la toilette du paradis, dit-elle.

L'épouse veut être parée pour les noces éternelles. Voilà le secret de celle joie extraordinaire. Bien souvent, dans la suite, elle parlera aussi de la robe de la mariée.

— Quel regard séraphique ! Quel bonheur dans ces yeux ! observe la supérieure du couvent.

Le lendemain, les premières paroles de la malade sont les suivantes :

— J'étais si heureuse d'avoir reçu l'extrême-onction que hier, durant toute la journée, j'ai clamé ma joie au bon Dieu. Voilà bien l'effet du viatique et de l'extrême-onction. On ne comprend pas assez l'action décisive de ces deux sacrements.

Deux jours après, le 10 février, elle a vraiment bonne figure :

— Vous voyez ce que fait l'extrême-onction. Je me sens beaucoup mieux. Et je suis dans une paix profonde. Rien ne me trouble. Je sais que je suis l'amie du bon Dieu, que l'huile sainte m'a rendu dans toute sa pureté la robe du baptême, et que le démon n'a aucun pouvoir sur moi. Les prières du sacrement ne sont pas un vain mot. Elles sont efficaces et contiennent en elles-mêmes l'effet qu'elles demandent. Depuis trois jours, je suis telle que j'étais à la fin de la cérémonie de mon baptême, quand on m'a mis le vêtement de pureté.

Le 9 mars 1950.

CHAPITRE III:

À TÂTONS DANS LA NUIT

«Je suis enfoncée dans la boue, et je n'en trouve le fond.»

«Un long, très long jour de nuage et de poussière.»

Le soleil ne luit pas tous les jours. À la paix et à la joie vont succéder sans transition les ténèbres les plus profondes et les plus déconcertantes, celles de la nuit terrible de l'esprit.

Vu du dehors, c'est bien là le spectacle le plus grandiose et le plus poignant qu'il soit donné à un humain de contempler. Une âme qui a passé sa vie dans une longue intimité divine se croit subitement délaissée de Dieu, alors qu'elle n'en a jamais été aussi proche. Elle se croit châtiée au moment de la grande grâce. Elle se sent perdue dans une nuit dont les ténèbres sont en réalité produites par l'intensité même de la lumière divine. Elle cherche à tâtons et croit disparu Celui qui ne veut être possédé que dans la nudité de la foi pure. Les paroles humaines ne semblent plus agir sur cet être désarmé, qui ne peut que redire : «Je vous crois, parce que je crois l'Église».

L'horreur d'une telle crise ira en augmentant chez Aimée jusqu'au moment où son âme, en danger d'effondrement, verra enfin revenir un peu de lumière, du moins pour quelque temps.

Depuis le 16 février, un changement radical et subit s'est produit en notre malade. Une ombre semble planer sur son

sourire. Pendant cinq jours, le mystère voilera cette souffrance qui malgré tout se traduit au-dehors. Où est l'élan d'autrefois ?

La journée du 21 février va donner la clef du secret. Dès le début de l'entretien, elle aborde le sujet :

— C'est la désolation. Je ne vois plus rien. Il me semble que je ne suis plus agréable au bon Dieu. Les grandes joies de l'extrême-onction se sont changées en une sécheresse terrible. Dans l'Évangile de dimanche dernier (Quinquagésime), l'aveugle, répondant à la question : « Que veux-tu que je fasse ? », dit : « Seigneur que je voie ». Et moi, j'avais envie d'ajouter : « Que je voie en mon âme ». Je pensais à la parole de saint Paul : « Souvenez-vous des jours où vous étiez illuminés » (Héb. X, 32). De ces jours de lumière, je m'en souviens que comme de joies lointaines, cachées dans le passé. Et pourtant, j'aimais tant le bon Dieu ! Est-il possible que je ne l'aime plus ?

Elle continue :

— Depuis plusieurs jours, je ne peux plus dire que deux choses. Ma première prière est celle-ci : « Merci, mon Dieu, pour cette épreuve ». Et la seconde : « Tout aux intentions sacerdotales du Christ ». Ces deux prières, je les répète constamment, sans d'ailleurs y trouver le moindre goût.

Puis, regardant le prêtre :

— Non, n'est-ce pas, ce n'est pas possible que je n'aime plus le bon Dieu ? Les grâces d'autrefois ne peuvent pas avoir été de simples illusions. N'est-ce pas le démon qui est jaloux des effets de l'extrême-onction et qui veut me décourager ?

— Non, ce n'est pas le démon. C'est tout l'opposé. C'est une action du bon Dieu. C'est l'amour de Dieu qui veut purifier vos facultés et achever cette œuvre de l'extrême-onction dont vous parlez. Par l'obscurité de l'esprit, Dieu purifie l'union de l'âme avec le Verbe Incarné et établit dans la foi nue une vie qui dépendait trop de la sensibilité. Jésus se cache pour vous éprouver, mais il est là plus que jamais.

— Je vous crois, reprend la malade, parce que le prêtre représente la Sainte Église. Mais je n'y vois goutte pour le moment, et je ne peux que me laisser guider.

— Continuez à remercier.

— C'est ma seule occupation, avec l'union aux intentions sacerdotales du Christ. Quant à la mort, elle peut venir maintenant ou tarder. La question m'est indifférente.

Deux jours après cet entretien, le 23 février, elle dit :

— C'est une terrible lutte et du corps et de l'âme. Dans ma situation actuelle, où est l'intimité du Cantique des Cantiques ?

Le prêtre rappelle les obligations que suppose le texte : « Mon bien-aimé est à moi et je suis à Lui ». Elle répond :

— Oui, tout le Cantique des Cantiques est dans ces mots. Pour ma part, j'ai décidé de me laisser guider sans chercher à voir et de redire sans cesse : « Aux intentions sacerdotales du Christ ».

Le 25 février, comme d'habitude, elle entre directement dans le sujet :

— Il est bien vrai, dit-elle, le vieux proverbe : « la brebis tondue, Dieu mesure le vent ». Cette fois, c'est une accumulation. Il me devient difficile de dire merci.

— Il faut remercier plus que jamais.

— Je ne fais que cela. Le bon Dieu continuera à me garder... Je suis fille de la Sainte Église... Ce dur carême, je le fais en union avec le premier carême de Jésus et avec tous ceux qui se font dans l'Église entière.

Trois jours se passent. Le 28 février, c'est toujours l'obscurité.

— Il fait noir dans mon âme. Comme s'exprime l'Écriture, « je suis enfoncée dans la boue et je n'en trouve pas le fond ». Ma désolation est sans limite. Bien des personnes s'intéressent à moi. Ce qui me manque, c'est le réconfort spirituel, c'est la visite de Jésus.

— Il est là, en vous, plus que jamais. Mais il se cache parce qu'Il vous aime.

— C'est donc comme dans le Cantique des Cantiques : « J'ai cherché Celui que mon cœur aime, et je ne l'ai point trouvé ». (III, I). Il montre donc de la froideur. Je n'ai jamais été capable de supporter une telle attitude, ni du bon Dieu, ni des Hommes. Quand j'étais petite, la sanction la plus sévère que ma mère pût exercer à mon égard était de me montrer de la froideur. C'était pour moi une véritable disgrâce.

— Si le bon Dieu agit ainsi envers vous, c'est pour vous purifier davantage.

— C'est une loi bien terrible. Comme la vigne, je dois donc être taillée, et comme les pierres de l'édifice, ciselée et polie. Je ne sais si je pourrais supporter longtemps une telle situation. Priez beaucoup pour moi.

— Le bon Dieu vous en donnera la grâce. La capacité de surmonter cette difficulté n'est pas une question de tempérament et dépend de la force divine.

— Lors de votre prochaine visite, voudriez-vous me reparler des beaux mystères que j'ai tant aimés, la Sainte Trinité, l'Incarnation... Maintenant j'ai tout oublié. Il me semble que je n'ai plus de piété. Saint Paul, que je connaissais un peu, est devenu pour moi un grand inconnu. Je ne sais plus rien.

Tandis qu'elle parle, on peut à loisir lire sur sa figure les signes de la lutte tragique qui se passe en elle. La personne qui la soigne, ignorant l'état de son âme, fait la remarque suivante :

— Depuis quelque temps, Aimée est de mauvaise humeur. Elle ne se plaint de rien, mais je vois qu'elle a un ennui.

Le 2 mars, elle rappelle sa demande :

— Voulez-vous me parler du bon Dieu ? Je ne sais plus rien.

Le prêtre lui rappelle la tendresse divine chantée dans le Cantique des Cantiques. Aimée reprend vivement :

— Oui, toute l'histoire de l'Ancien comme du Nouveau Testament raconte l'amour de Dieu pour l'humanité, et spécialement pour les âmes qui se sont consacrées à Lui. Tant que les Juifs étaient conduits par Dieu, les miracles se multipliaient. Le gouvernement était vraiment théocratique. Dieu était le seul maître. Un jour, les Juifs demandèrent à avoir un roi comme les autres nations. Samuel s'en plaignit au Seigneur, qui lui répondit : « Ce n'est pas toi qu'ils repoussent, mais moi qu'ils ne veulent plus voir régner sur eux ». (I Samuel, VIII, 7). Ils ont eu un roi. Par le

fait même, un intermédiaire était placé entre le vrai chef et son peuple. Les faveurs divines diminuèrent. Dieu est un Dieu jaloux. J'ai souvent pensé à ce fait en considérant la direction de ma vie. Orpheline, en butte à bien des difficultés, j'avais apparemment besoin d'un soutien dans le mariage. Je n'ai voulu que Dieu pour appui. Et j'ai remarqué que dans les plus humbles détails, la sollicitude divine se manifestait toujours au moment voulu et avait une infinie délicatesse.

Le 4 mars marque un sommet de la crise :

— Cet état ne peut plus durer longtemps, gémit-elle. Mieux vaudrait la mort. Oui, la mort serait moins pénible. L'Écriture Sainte parle « d'un jour de nuage et de poussière » (Ezéchiel 34, 12). Oui, je suis dans un long, très long jour de nuage et de poussière. C'est une période bien dangereuse pour moi. J'ai toujours été élevée dans la tendresse et par le bon Dieu et par ma famille. Je ne peux résister longtemps à une pareille rigueur.

— Soyez-en reconnaissante à Dieu. Il adapte vos yeux. Il est une « divinité cachée ». Sa lumière est trop forte pour notre faible vue. Il vous prépare à le voir selon un mode plus parfait. Vous rappelez-vous que votre plus grand plaisir était toujours de Le connaître davantage ?

— Oui, et j'ai vécu tellement dans sa familiarité durant toute ma vie ! Il était si proche de moi ! Mais si un saint Jean de la Croix, si une Thérèse d'Avila peuvent supporter de telles épreuves, moi je ne suis qu'une âme ordinaire, incapable de porter un tel poids. Alors que le rêve unique de ma vie a toujours été la sainteté, maintenant la Sainte Eucharistie me laisse indifférente... Certes, je ne voudrais pas manquer une communion. Alors je sombrerais. Oh ! il me semble que je suis devenue si méchante !

La journée du 6 mars amène une lueur dans la nuit :

— La situation s'éclaircit peu à peu, dit-elle. Vous avez vu ce matin un brouillard opaque qui remplissait la vallée. Lentement, le soleil en a eu raison. C'est ce qui arrivera pour moi. Lorsque je n'y vois goutte, je fais un acte de foi.

Le prêtre profite de l'occasion pour lui faire comprendre que Dieu veut aussi purifier en elle la vertu de foi, et qu'elle doit subir ce travail intérieur.

— C'est vrai, répond-t-elle, ma foi n'a guère été éprouvée durant ma vie. J'ai vécu dans l'expérience de Dieu et des choses divines, comme peu d'âmes en ont eu le bonheur. À l'avenir, aux périodes difficiles, je vivrai davantage de foi pure.

Enfin, le 8 mars, l'éclaircie s'élargit. Une étape de la purification passive de son esprit semble close, mais pour peu de temps.

CHAPITRE IV :

TOUJOURS DANS LA NUIT

« Depuis dimanche, je médite beaucoup le Vexilla Regis. J'aime particulièrement ces mots : Hoc passionis tempore... Maintenant, je suis toujours au temps de la passion. »

C'est le calme après la tempête, et quelle tempête ! La première bataille, qui vient d'être livrée, sera suivie d'une autre, laquelle durera 18 jours. Viendra alors une détente un peu plus longue, car l'assaut qui suivra, l'assaut de la Semaine Sainte, sera effrayant et fait penser au cri de Jésus :

« Mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné ? ».

I. — TÉNÈBRES

Le 10 mars, le faible rayon qui avait percé les ténèbres a déjà disparu.

— La journée d'hier a été encore bien obscure. Ma souffrance la plus pénible n'est pas celle qui vient de ma maladie. Ce qui m'accable le plus, c'est l'oubli des faveurs passées et l'impression nette que ma piété a bien disparu. Voulez-vous me parler encore du bon Dieu ?

— Je vais vous indiquer un moyen pratique d'abrèger votre épreuve. Saint Grignon de Montfort enseigne qu'une grande dévotion à la Sainte Vierge a le pouvoir de diminuer la longueur des purifications de l'âme. Notre puissante Mère opère elle-même une partie du travail intérieur et y met une onction dont seule une maman a le secret.

Les yeux d'Aimée s'animent :

— Vous me dites-là une chose nouvelle. Je vais m'y appliquer aujourd'hui même. J'ai toujours vécu sous la protection de la Sainte Vierge, et ma consécration à Marie s'est faite dans des circonstances particulières. Dès ce moment, je vais lui demander d'être ma lumière dans les ténèbres. Elle peut résoudre la crise de deux façons, en la résorbant dans ma vie ou en me faisant mourir. Les deux manières sont également bonnes pour moi.

La Reine des martyrs, qui sait la valeur de la souffrance, ne va pas du jour au lendemain rendre Aimée à sa joie. Le 13 mars, le 17 et le 21, elle redira :

— Même situation. J'ai pourtant prié la Sainte Vierge.

Le jour de l'Annonciation, elle résume la semaine.

— Semaine pénible. Ne pouvant lire à cause de la faiblesse de mes yeux, je revis des pages de l'Écriture Sainte que je connais de mémoire. Cette semaine, j'ai pensé spécialement aux textes d'Isaïe sur les souffrances du Christ.

II. — BRÈVE ÉCLAIRCIE

Le 28 mars, la Sainte Vierge amène une brève éclaircie avant l'amertume sans mélange.

— Depuis le 10 mars, dit la malade, je n'ai prié que la Sainte Vierge. C'est elle que j'ai chargée de me tirer de là. Je lui ai dit que je répèterais ma demande jusqu'au moment où je serais exaucée. Je lui redisais : « Sauvez-moi, car je peux descendre fort bas ». Aujourd'hui, la situation est beaucoup meilleure. Comme autrefois, je revis les grands mystères. Je connais de mémoire beaucoup d'hymnes liturgiques et d'oraisons de l'Église. Je les médite et j'en fais ma nourriture. Parlez-moi encore de l'Incarnation.

Le prêtre répond à sa demande... Elle continue :

— Oui, lorsque l'ange Gabriel s'est adressé à Marie, il l'a appelée « Pleine de grâces ». Quand l'Église a ajouté le mot Marie, qui est d'ailleurs son vrai nom, les termes gratia plena ont perdu une partie de leur relief et semblent ne plus être que des qualificatifs dans la phrase. Il le fallait bien, puisqu'on devait dire le nom de la personne à laquelle on s'adresse...

Depuis deux jours, nous sommes entrés dans le temps de la Passion.

— Oui, depuis dimanche, je médite beaucoup le Vexilla

Regis. J'aime particulièrement les mots : Hoc passionis tempore, qui indiquent mon état personnel. Telle que je suis maintenant, je suis toujours au temps de la Passion.

C'est bien vrai. La dame qui la soigne fait la remarque suivante :

— Sa maigreur est telle que je n'en ai jamais vu de pareille. On se demande comment un être humain peut vivre dans un tel état de décharnement. Qu'est-ce donc qui la retient en ce monde ? Son courage est extraordinaire. Lorsqu'une nouvelle intervention est exigée, elle se contente de dire : « Eh bien, on l'offrira encore au bon Dieu ». Vraiment le ciel mesure l'épreuve à la capacité de l'endurance. Elle aura beaucoup souffert.

III. — LE DRAME DE LA SEMAINE SAINTE

Ici se place le drame de la Semaine Sainte, que l'on pourrait intituler « la lutte autour d'un oui ». Ce fut la période la plus cruelle et pour la victime et pour le prêtre qui l'assistait. Aimée se trouvait noyée dans l'amertume, et il n'était plus possible d'obtenir d'elle l'acceptation complète de ses épreuves.

Le lundi des Rameaux, 3 avril, elle dit :

— Durant les derniers jours, j'ai eu des moments extrêmement pénibles. Il me fallait tout mon courage. Mais je redis alors au bon Dieu : « Aux intentions sacerdotales du Christ ». Ces intentions contiennent toutes les autres.

— Normalement, elle devrait être morte depuis deux jours, observe le médecin.

Deux jours après, la mesure est comble :

— Jamais, durant toute ma vie, avoue-t-elle, je n'ai autant souffert qu'hier et aujourd'hui.

Le prêtre lui demande d'accepter et d'offrir :

— Je souffre trop, répond-elle.

Puis, après quelque temps :

— Je ne suis plus d'accord avec le bon Dieu. Je lui ai dit que c'est trop long.

Pour l'encourager, le prêtre lui rappelle que le lendemain tombe le Jeudi-Saint. Elle se contente de répondre :

— Je penserai à cette fête.

Elle trouve que le poids dépasse ses forces. Voulant obtenir l'assentiment de cette âme qui n'avait jamais rien refusé, le prêtre retourne chez elle le lendemain :

— Durant toute la nuit, j'ai souffert atrocement.

— Vous allez bien unir vos souffrances à celles de Notre-Seigneur. C'est aujourd'hui le Jeudi-Saint.

Ses yeux s'animent un instant :

— L'institution du sacerdoce ! murmure-t-elle.

Puis, après un silence :

— Je ne peux guère y penser. Je souffre trop.

— Vous souvenez-vous de ce que vous disiez en rapelant un texte du Cantique des Cantiques : « Il est à moi et je suis à Lui ? » Vous ajoutiez : « Pour que je sois à Lui, je dois donner beaucoup ».

Elle sourit faiblement :

— Oui, je l'ai dit et écrit. Mais je n'ai plus la force d'y penser. J'ai cependant redit encore cette nuit : « Aux inten-

tions sacerdotales du Christ ».

Puis, après un moment de réflexion :

— Cet état d'épreuve est-il la continuation de celui dont vous m'avez parlé à la fin de février ?

Le prêtre repart bien triste. Il n'a pas obtenu de réponse directe à sa demande de conformité complète à la volonté crucifiante du Père. Le médecin, qu'il rencontre, est d'avis qu'elle usera jusqu'à la dernière goutte de son sang et qu'elle gardera jusqu'à la mort sa capacité entière de souffrir.

Enfin, le Samedi-Saint, la victoire va être subitement totale et définitive. Tandis qu'elle paraît bien accablée, le prêtre lui dit :

— Vous devez bien accepter vos souffrances. Souvenez-vous du jour de la Fête-Dieu 1884... Épouse du Christ...

Ces trois derniers mots produisent un effet magique :

— Vous ne me rappelez pas assez que je suis l'épouse du Christ. Depuis plusieurs jours, je souffre tellement... Maintenant, j'accepte de tout mon cœur et la vie et la mort. La mort est depuis longtemps acceptée et désirée avec ardeur. J'accepte aussi la vie terrible que je subis actuellement.

— Vous devez recevoir avec une égale reconnaissance et la vie et la mort.

Elle me regarde fixement :

— Mais savez-vous que c'est l'héroïsme que vous me demandez ?

— Oui, Mademoiselle, je vous demande l'héroïsme, ou plutôt, c'est le Christ qui vous le demande, le Christ dont vous êtes l'épouse...

— Et bien oui, j'accepte tout, totalement... J'accepte tout je dis oui à tout.

Elle ajoute tout bas :

— Il faut prier beaucoup pour moi.

En rentrant chez lui, le prêtre pense :

— Maintenant, les cloches, de Pâques peuvent sonner à toute volée l'Alléluia de la Résurrection. Mors et vita confligere mirando. Dans le duel gigantesque qui durant cette semaine a mis en présence la vie et la mort, le chef de la vie vient de nouveau de remporter une victoire éclatante.

Deux jours se passent. Le lundi de Pâques, le triomphe est complet :

— Oui, affirme-t-elle, j'accepte tout. Je l'ai dit.

Elle l'a dit. Quand cette fille de soldat « l'a dit », on sait qu'elle ne reviendra pas sur sa parole.

CHAPITRE V :

ENCORE DANS LA NUIT

« Je suis si peinée de savoir que Jésus n'est pas content de moi ! »

Le combat le plus terrible a cessé, le combat de l'âme contre Dieu. Si la nuit va continuer, aussi obscure qu'au-paravant, la volonté est désormais apaisée. La pauvre malade a donné toute liberté à l'action de l'amour purificateur. La lumière et la flamme de Dieu agiront vite maintenant, et avec beaucoup d'intensité.

Le 12 avril, elle expose comme à l'ordinaire son état

d'âme.

— C'est le comble de la désolation. Je ne suis couchée que sur des plaies. Impossible de me remuer seule. Imaginez ce que sont les nuits dans ces conditions. Je suis tellement à charge à mon infirmière si dévouée ! Elle a bien besoin de repos. Et puis, j'ai une soif continuelle que je n'arrive pas à étancher.

— Jésus aussi fut couvert de plaies. Jésus aussi a eu soif.

— Mais ce n'est pas le pire de la situation. Il me semble que je ne suis plus en état de grâce. Je ne voudrais pas mourir dans la situation où je suis. Depuis mon enfance, je n'ai vécu que pour le Christ, comme son épouse fidèle. Et maintenant que je suis arrivée à un âge avancé. Oh, c'est terrible... Parfois, je fais cette prière : « Votre volonté, mon Dieu ! ». Mais il m'arrive aussi de dire : « C'est trop, mon Dieu, c'est trop ».

— Votre plainte est légitime. Jésus aussi a dit : « Que ce calice s'éloigne de moi », avant de prononcer cette autre parole : « Cependant, que votre volonté soit faite ».

— Je suis si peinée de savoir que Jésus n'est pas content de moi !

— Il est très content de vous. Mais il vous fait voir votre néant en face de sa sainteté.

— Durant toute ma vie, la seule pensée de la Sainte Communion me remplissait d'une joie sans bornes. Demain, je vais communier, mais il me semble que j'y suis tout à fait indifférente.

Le prêtre est sorti le cœur serré, en se disant :

— Elle est toujours en pleine nuit. Sa pauvre figure le montre autant que ses paroles. Ce qu'elle dit aujourd'hui peut compter parmi les réflexions les plus émouvantes qu'elle ait faites dans sa vie.

Les témoins de sa maladie se demandent :

— Comment tient-elle et pourquoi tient-elle ?

Pourquoi elle tient ? On ne peut le leur dire. On ne peut leur expliquer qu'elle doit jusqu'au bout assister à sa propre transformation et laisser finir en elle la purification passive.

Le 14 avril n'amène aucun adoucissement : Aimée le reconnaît :

— Les souffrances physiques ne cessent ni la nuit ni le jour. Mais les humiliations de la maladie sont bien plus pénibles encore.

— Oui, parce que les humiliations nous mettent dans la vérité. Nous vivons d'habitude dans les apparences. L'humiliation nous place dans notre vraie situation par rapport au Créateur.

— Oui, souviens-toi que tu es poussière... J'offre toutes ces souffrances pour les habitants de Durbuy, dont beaucoup donnent si peu de consolation au bon Dieu et pour tous ceux qui commettent le péché.

Cette offrande en faveur de Durbuy a été faite spontanément, sans que l'idée lui en ait été suggérée.

— Dans le courant de la conversation, elle dit encore :

— Je suis bien méchante envers le bon Dieu.

Dans l'après-midi du même jour, 14 avril, sans savoir que le dénouement est si proche, le prêtre éprouve le besoin de préciser la situation et prend les notes suivantes qui sont reproduites textuellement :

OU EN SOMMES-NOUS ?

Custos, quid de nocte ?

Que penser de cette nuit, et quelle est sa place, dans la vie spirituelle d'Aimée Bozière ?

A. — Cette nuit passive de l'esprit est la continuation du travail produit par le don d'intelligence qui, on l'a vu plus haut, est une des caractéristiques de cette âme.

B — Cette nuit est une réponse de Marie à la prière qu'Aimée lui a adressée le 15 août 1949, lorsqu'elle demandait de connaître le bon Dieu de plus en plus jusqu'au bout de sa vie. Mais elle ne prévoyait pas que cette connaissance serait d'un ordre supérieur.

Avant cette nuit, sa foi était tellement illuminée qu'elle semblait être la clarté. Dieu, qui est la lumière inaccessible et aveuglante pour nos faibles yeux, ne peut être atteint que dans les ténèbres.

C. — Le don d'intelligence, surtout lorsqu'il agit dans la nuit passive, correspond à la béatitude : « Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu ». La pureté est bien un des caractères de la vierge Aimée Bozière, dont une des souffrances providentielles est en ce moment l'obligation de subir des soins de mains étrangères.

D. — Sans vouloir porter un jugement sur les voies divines, la nuit passive de l'esprit aboutit à l'union transformante ou mariage spirituel. Mais le mariage spirituel n'était-il pas prévu dans l'appel fait en juin 1884 à la jeune épouse du Christ et dans la compréhension aiguë qu'elle eut du Cantique des Cantiques ?

En conclusion, dans cette nuit noire, c'est donc sa vie humaine qui agonise, sa vie divine qui s'amplifie. C'est la transformation en Dieu qui se prépare, le dernier terme de l'union mystique. Ainsi en est-il pour la chrysalide.

E. — Peut-on analyser un tel état d'âme ?

1) Cette intelligence si lumineuse, qui semblait identifiée avec la lumière, ne comprend même plus que « le bon Dieu » est bon, que la croix est un gage d'amour du Christ, que Jésus a choisi son âme comme épouse. « Elle ne s'entend plus avec le bon Dieu » et « le bon Dieu n'est pas content d'elle ».

2) Alors qu'après la réception de l'extrême-onction, elle avait clamé sa joie durant des journées entières ; alors que sa volonté semblait se résumer en cette joie comme son intelligence se résumait dans la clarté, cette volonté si pure se trouve dans une sécheresse que rien ne peut attirer ni émouvoir. Elle est « bien méchante envers le bon Dieu ».

3) Cette mémoire qui, maintenant encore, garde les souvenirs des détails d'une longue vie, paraît avoir oublié tout ce qui se rapporte aux bontés divines. Durant les rares périodes d'éclaircie, elle demande qu'on les lui rappelle comme des choses lointaines : « Parlez-moi du bon Dieu... parlez-moi de l'Incarnation... de la Sainte Vierge... Vous ne me rappelez pas assez ma vocation d'épouse de Jésus... Je ne sais plus rien de tout cela... J'ai tout oublié ».

4) Une telle situation est fort délicate pour le prêtre. Ses paroles qui, autrefois, allaient droit à l'âme moins par leur valeur que par les dispositions très pures d'Aimée, ne sont plus actuellement d'aucun secours, du moins certains jours, il sent que Dieu seul peut rendre ce pauvre être désespéré à la lumière et à l'amour.

Cette impression sera confirmée par la Révérende Supérieure de Durbuy, après une visite qu'elle lui a faite, le lendemain, 15 avril: «Je suis allée voir Mademoiselle Aimée. Aucune parole ne peut la consoler. Elle ne sait où trouver un soutien. Sa désolation est sans limite».

CHAPITRE VI:

... ET JE SUIS A LUI

Une de ses deux demandes de l'Assomption avait été «de garder sa raison jusqu'au dernier instant de son existence, afin de connaître et de louer Dieu jusqu'au bout». Elle avait ajouté: «Et je suis certaine qu'il en sera ainsi».

On appelle le prêtre le lundi 17 à 11 heures du matin. Depuis une heure environ, Aimée a perdu l'usage de la parole.

Mais elle comprend tout et cherche à s'expliquer par gestes. Elle manifeste par un sourire son approbation aux paroles qui lui sont adressées et sa main hésitante cherche le crucifix qu'elle baise souvent avec amour. Elle exprime par signes son adhésion totale à la volonté divine et accueille avec une ferveur particulière le souvenir de la Fête-Dieu 1884.

Elle mourut le jour même, à 23 heures. C'était le 17 avril.

Jusqu'au bout, elle souffrit beaucoup. Et jusqu'au bout, elle garda son entière lucidité, reconnut les visiteurs, essaya de joindre les mains et se rendit parfaitement compte que l'heure de la mort était arrivée pour elle.

Exactement 7 mois auparavant, jour pour jour, le prêtre avait été averti par elle qu'en ce moment suprême, Marie répondrait à une de ses demandes, celles de «garder sa raison jusqu'au dernier instant de son existence, afin de connaître et de louer Dieu jusqu'au bout». Elle avait ajouté: «Et je suis certaine qu'il en sera ainsi».

L'événement a répondu à son attente. Les deux demandes de l'Assomption 1949 étaient réalisées.

Mais un fait plus frappant encore se produisit à l'instant de sa mort, une illumination interne, qui s'est manifestée au-dehors et qui a dû rejoindre dans le passé l'illumination de ses 15 ans. Laissons parler son infirmière, Madame Henriette Laboury, qui fut fortement frappée par ce phénomène et qui l'a rappelé à diverses reprises:

— Aimée a souffert atrocement dans les dernières heures. Sa lucidité est restée entière jusqu'à la fin. Elle reconnaissait toutes les personnes présentes, et par signes, répondait à toutes les questions. Subitement, dans les derniers moments, alors que je lui suggérais les prières: «Jésus, Marie, Joseph, je vous offre mon corps, mon âme et ma vie», j'ai vu ses yeux briller comme deux boules de cristal

et se diriger vers le ciel avec une ferveur extraordinaire. Ils étincelaient. Ils semblaient lancer des feux. Sa poitrine haletait dans l'ardeur de la supplication, tandis que ses mains se soulevaient dans une prière instante. Elle croisa ensuite les bras en geste d'offrande, puis s'éteignit dans un grand calme.

La voilà maintenant sur son lit de parade. Sa maigreur dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Son visage porte les marques d'un long martyre.

À part la dernière minute, qui a condensé en son intensité ce que n'a pu réaliser une longue vie, les deux premiers mois se résument dans le cri douloureux de Jésus en croix: «Mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné?».

Et l'âme se reporte vers une des plus belles pensées qu'elle ait exprimées. La voici:

— Un des textes essentiels du Cantique des Cantiques est celui-ci: Mon Dieu aimé est à moi, et je suis à Lui (11, 16). Toute la vie unitive est condensée dans cette phrase. Elle n'est que cela. Elle est tout cela. Comme tout le livre qu'il résume, ce verset n'est pas seulement fait de tendresse. Il suppose bien des sacrifices. Pour que mon Bien-aimé fût à moi, il a fallu l'Incarnation, la Rédemption, l'anéantissement de l'Eucharistie. Ce n'est donc pas peu de chose que de répondre à tant d'amour. Pour qu'à mon tour je puisse dire: Je suis à Lui, il me faut une somme immense de générosité. Lorsque j'aurai subi tous les anéantissements de la mort, alors seulement je pourrai dire: «Je suis à Lui».

L'échange est fait maintenant. Il résume son âme et sa vie. Et si on devait choisir un texte à mettre sur son souvenir mortuaire ou à graver sur sa tombe, c'est peut-être celui-là qui conviendrait le mieux. Il est à moi. Je suis à Lui.

Au jour de l'enterrement, des mains pieuses déposèrent sur le catafalque une couronne blanche. Tant de fois, Aimée avait lu dans l'Office des Vierges: «Veni, sponsa Christi. Venez, épouse du Christ. Recevez la couronne que le Seigneur vous a préparée pour l'éternité».

De la mortuaire à l'église et de l'église au cimetière, des jeunes filles habillées de blanc entouraient le cercueil et portaient des lis.

Depuis le vendredi 21 avril, son corps repose dans le petit cimetière de Durbuy, près de l'antique crucifix de bois qui domine les tombes. Là encore, elle réalise une parole du Cantique des Cantiques qui lui était chère: «Je repose à l'ombre de Celui que j'ai tant aimé, et son fruit est bien doux à mon âme».

Abbé Edgard GUILLAUME,
curé à Durbuy (de 1946 à 1963).

En couverture:

Deux dessins au crayon exécutés par Aimé-François Bozière (1814-1873), époux de Marie-Élisa Daufresne de la Chevalerie et père d'Aimée Bozière.

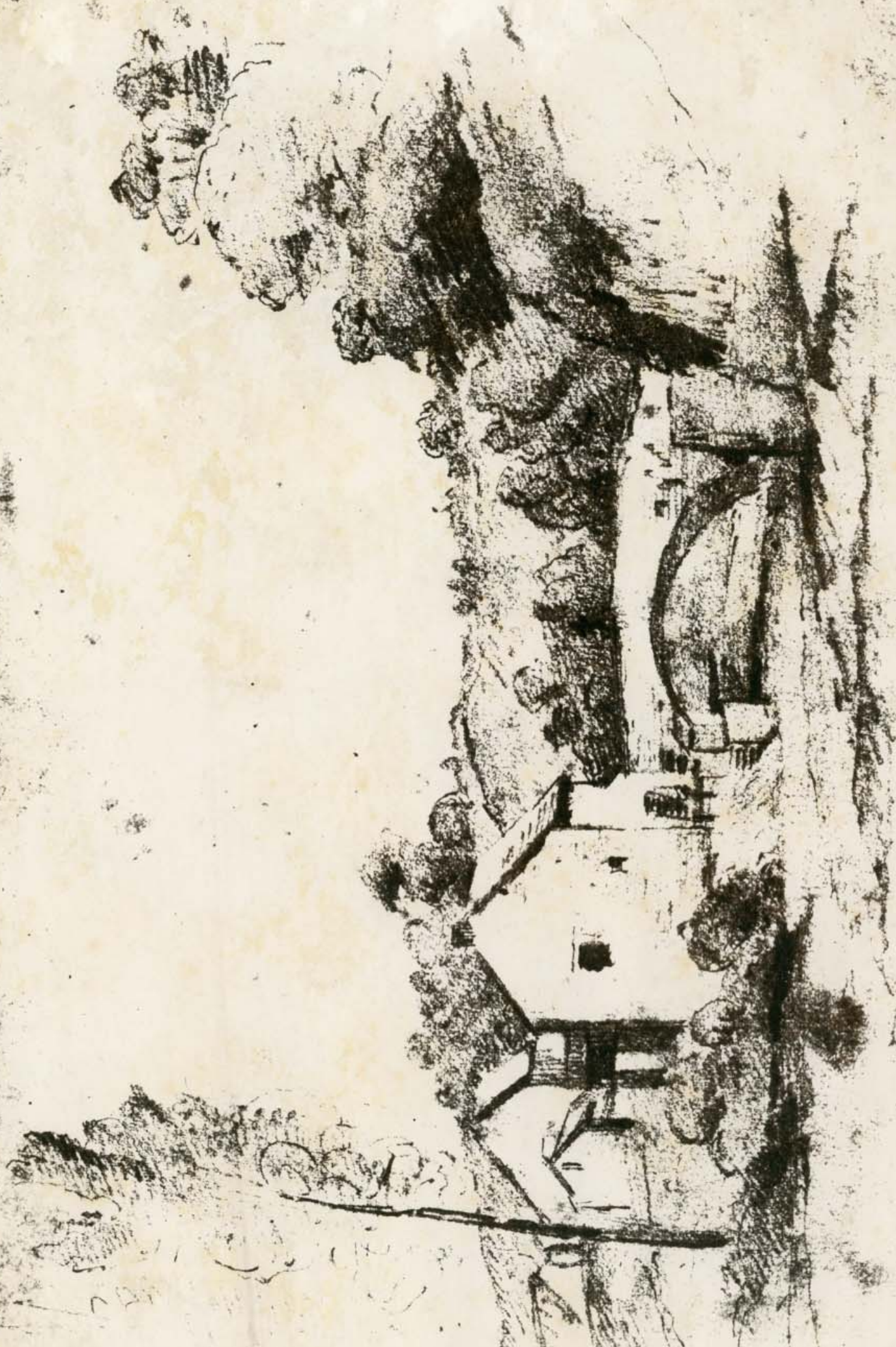
En haut: Durbuy en août 1869. Au centre, à l'avant-plan: les bâtiments du vieux moulin à eau et un hôtel aujourd'hui disparus; à l'arrière-plan à gauche, l'église et son ancien clocher; à droite: le château.

En bas: Dessin du Vieux-Durbuy, août 1869.

En 4^e de couverture:

Dessin au crayon exécuté par Aimé-François Bozière.

Au centre: le petit pont de pierres datant de 1726; à gauche: les bâtiments du vieux moulin à eau; à droite: le rocher et les ruines des murailles supportant le château d'Ursel. Toutes ces constructions ont disparu lors de la construction d'un nouveau pont sur l'Ourthe en 1907.



Amherst Pa. 6. 11.

1847